

"des jours de travail obscur"

par Nicole Vidal-Chich

Les auteurs de nouvelles ont bien du mal, aujourd'hui, à vaincre les obstacles éditoriaux qui les séparent des vrais lecteurs. Ils sont accueillis dans d'innombrables revues, mais cela peut-il réellement donner l'idée de l'unité et de l'unicité d'une œuvre ? Tel est bien le cas de Jean-Jacques Nuel. Ses textes courts, concis, qui ne sont, le plus souvent, pas même des histoires, restent disséminés pour la plupart, ici ou là, au gré des courants de hasard des revues. Et ce sont des dizaines et des dizaines de publications qui jamais, hélas, ne pourront rendre compte de l'effet produit par l'ensemble et que seule la lecture d'un vrai recueil pourrait nous offrir.

Il faut revenir au temps déjà ancien des poèmes de J.J. Nuel, celui du *Pays glacé salin* pour "éclairer", autant que faire se peut, ce qu'il nomme justement son "travail obscur" :

" je vais toujours dans le même sens vers le bas à la verticale je creuse le sol sous l'ombre de mon corps je voyage vers mes racines. " (p.14)

Autant dire que l'éparpillement topographique (typographique) des textes de J.J.N. est peut-être la pire aventure qui pouvait leur arriver, puisque c'est une œuvre qui creuse, qui fore, au plus profond de l'expérience humaine. On nous en propose ici une strate, là une autre, maintenant une phrase, une phase, dans quelques semaines, la suivante ou alors la précédente. Comment le simple lecteur qui n'a pas l'heur d'avoir accès aux manuscrits pourrait-il dans ces conditions se faire une idée de ce que nous murmure doucement J.J.Nuel, sans jamais écrire un mot plus haut qu'un autre ? Comment saisir le sens de cette déambulation apparemment plane et horizontale de celui qui tente, et parvient si justement, à nous mener avec lui dans ce voyage, à la verticale, au cœur du temps humain ?

Il peut paraître paradoxal, pour évoquer le travail et l'œuvre d'un écrivain, de parler avant tout de ce qui n'existe pas (un vrai recueil de ses œuvres). C'est pourtant, sans même l'avoir voulu, la manière la plus directe d'atteindre le nœud même de cette écriture qui, page après page, nous rend compte de ce qui, précisément, **n'advient pas**, ou, ce qui est peut-être pire, de ce qui advient, mais bien trop tard, comme cette lettre de l'aimée évoquée dans *Le Temps* (in *Le Sens*) qui ne sera parvenue à son destinataire qu'au terme d'un voyage postal long de 17 années. Alors il est certes trop tard pour vivre l'événement, mais il est toujours temps de souffrir : " Le temps restait un gouffre, et la blessure toujours si vive, malgré les jours superposés, qu'aucune heureuse nouvelle n'aurait su la combler. "

Ce temps qui creuse, cette blessure toujours béante, cette superposition des jours (le " sous-titre " du recueil *Le Sens* n'est-il pas, justement, " *Livre d'heures* " ?)... Cette phrase citée nous montre parfaitement combien pour J.J. Nuel, si le temps " passe ", c'est lui aussi, et toujours, dans le sens vertical. Mais en vérité il ne passe pas, il s'enfonce en nous, il accumule, seconde après seconde, ses épaisseurs supplémentaires de souffrance et de désirs insatisfaits.

Autour de l'homme dont il est question, le monde s'écoule (" il était depuis resté immobile à cette même place, sur le quai des Etroits, simplement la Saône avait continué de couler pour assurer la marche obligatoire du temps. " (*Noria* p.45) Simple apparence de passage linéaire, comme un décor posé, alors qu'en vérité tout **se passe** dans les profondeurs immuables, seulement de plus en plus enfouies, de plus en plus vertigineuses, du cœur de l'homme.

Apparence contre ardente vérité comme enterrée vivante au plus profond de soi, telles sont les adversaires ou les partenaires qui se livrent combat ou se complètent sur le théâtre humain. On n'oublie plus, quand on a lu *La Gare*, le personnage presque transparent, celui auquel " personne ne prête attention sauf les quelques clochards dont il évite le regard ". Un peu plus loin, c'est le

regard d'un couple de jeunes : " leurs regards croisent parfois le sien, mais se détournent avant d'aller trop loin."

Des " vies juxtaposées ", des regards qui s'évitent, des apparences que rien ne peut traverser, dans les pages de J.J.Nuel, tout est ainsi tissé de frôlements, d'expectative, de fils de vie ténus. Mais le danger, lui, si colossal, si disproportionné au vu d'une vie si mesquine, est toujours imminent, tapi on ne sait où. La peur de la souffrance, inscrite une fois pour toutes dans la fibre même de l'être, empêche tout. Les quelques lignes du *Guet*, si belles, le disent mieux que tout discours : " Le ciel était constellé d'escaliers. L'une d'entre elles seulement recelait un piège, réputé mortel ; aussi le héros sans cesse devait se tenir sur ses gardes, au plus fort de la rencontre, de l'amour et de l'émerveillement. "

La vérité de soi, que l'on voudrait tant faire passer à travers l'écriture des mots sur la page, cette vérité dont personne ne veut, finit par attiser une sorte d'obsession et, peu à peu, l'auteur crée le personnage de l'écrivain. L'écrivain qui n'est pas lu, ou pas assez (" il songeait à ces milliards d'hommes avec lesquels il ne pouvait pas communiquer. " (*Les Langues*), l'écrivain qui se regarde écrire, l'écrivain qui s'empêche de vivre, qui en vient par là même à s'empêcher d'écrire, cet écrivain, toujours le même et toujours différent dont J.J.Nuel nous offre les innombrables facettes, n'est autre en fait que l'homme en général, aux rêves de gloire si vite effondrés, aux rêves d'absolu qui butent inéluctablement contre la muraille du médiocre et du relatif. C'est le motif unique aux infinies variations qui constitue la substance des *Portraits d'écrivains*.

Et la question revient sans cesse : pourquoi écrire ? comme l'homme du commun demanderait " pourquoi vivre ? ". L'écrivain y apporte quelquefois une réponse radieuse : **pour rien**, qui signifie pour l'infini du plaisir, " dans le pur mouvement délié de l'écriture ". Le plus souvent la réponse est des plus sombres : **pour rien** qui signifie alors pour le grand néant de la mort et de l'oubli.

Car écrire a à voir avec les plus vastes tourments de l'homme : les souffrances de l'amour, la pensée de la fin : " ...la plume glissant sur le glacé du cahier déjà en pente douce vers le bas. On s'en va, on descend par son seul poids, on va avec son corps qui sait mieux que nous, avant nous, le sens de la sortie, le lieu de la porte morte. " (*Ecrire*)

Ecrire pour faire sortir de soi toutes douleurs, écrire pour faire le deuil, écrire pour pouvoir enfin vivre, au moins pendant le temps de l'écriture, écrire pour écrire surtout, et curieusement, écrire pour tout effacer. C'est ainsi, portée à son comble, l'ironique malchance qui pèse sur cet écrivain qui " ... passa sa vie entière, qui fut longue, à attendre la mort et occupa tout son temps à concevoir, écrire, corriger, réécrire son épitaphe. Inlassablement. Il imaginait sa pierre tombale, et l'inscription funéraire gravée dans la pierre, à la face des siècles. (...) Lors d'une traversée l'écrivain se perdit en mer et son œuvre, qu'il portait toujours sur lui, s'abîma dans ce naufrage. (*L'épitaphe in Portraits d'écrivains*). Ce texte très dense (dans lequel on perçoit également la note d'humour particulière de J.J.Nuel, cet humour dont on pourrait bien dire qu'il est l'élégance du désespoir) est une cruelle allégorie de l'existence de l'écrivain en butte au mépris acharné des éditeurs : ainsi la vie, plus même, le destin, jouent cette fois le rôle de ces intraitables dispensateurs de refus que sont les producteurs de livre.

En vérité, l'écrivain apparaît bien soumis à une double contrainte dont il ne peut que difficilement sortir vainqueur : d'une part la difficulté de vivre dans le mutisme où le relègue une souffrance morale qui l'enterre littéralement (on ne peut dénombrer tant elles sont partout présentes ces images d'enfouissement, de forage, toujours très proches de notre première citation) et d'autre part la quasi impossibilité d'écrire tant que cette souffrance est portée en soi, presque toujours à l'incandescence, la peur de l'évoquer, l'impossibilité de la " saisir ". Il ne lui

reste qu'à compter sur quelques expériences radieuses où, soudain, la mémoire cesse d'être une masse impénétrable de douleur et où tout s'éclaire. C'est une expérience de ce type que relate *Arrabal*, l'une des dernières publications à ce jour : le personnage, revenu après plus de vingt années sur les lieux d'une désillusion aiguë, dont les détails sont perdus dans la nuit mauvaise de sa mémoire, voit s'éclaircir à la fois son passé et l'horizon de son avenir : " le souvenir semble s'éclaircir, à la fois reculer dans le passé jusqu'à sa place exacte, et se rapprocher dans sa pensée, préciser ses contours. Il s'est remis dans les pas de ce jeune homme d'il y a plus de vingt ans. Il s'est remis dans les traces de sa souffrance. Et aujourd'hui il ne rouvre pas le chemin et la blessure, non, il tasse la terre sous ses pas, il l'enterre. Le souvenir devient lisible, et la douleur s'efface. (...) Il va enfin pouvoir recommencer à écrire. "

Ne plus être l'enterré vivant mais le fossoyeur de sa propre souffrance, telle est la victoire de l'écrivain, chèrement conquise, et seulement au gré des éclaircies rares et hasardeuses de la vie.

Finalement, pour J.J. Nuel, la relation de l'écrivain avec son art est à l'image des plus tragiques histoires d'amour, celles qui se résument à la terrible conclusion " ni avec toi, ni sans toi ".

Mais surtout ne nous faisons pas une idée déformée de cette œuvre. Si la tonalité est sombre, si nous avons souvent évoqué la souffrance, le désespoir, la désillusion, il est temps de revenir maintenant sur ce que nous n'avons fait qu'effleurer jusqu'à présent, et qui donne toute leur dimension et leur particularité aux écrits de J.J.Nuel : l'humour, et aussi la " distance " que le narrateur de ces récits souvent insolites instaure à l'égard de ses personnages. Car ce sont bien ces deux éléments qui permettent au ressassement quasi obsessionnel du thème de demeurer toujours vivant, toujours surprenant. C'est aussi, curieusement, parce qu'il va **au bout** de son idée, en en multipliant à l'infini les facettes, que J.J.Nuel ne lasse pas le lecteur. Ce qui est sûr, c'est qu'à tout moment il évite le piège de l'apitoiement. Nous en sommes même à l'opposé : l'écriture est toute de retenue, de pudeur, et si l'on ne peut lui dénier le lyrisme, alors disons qu'il s'agit d'un lyrisme sec et, lui aussi " vertical ", pour reprendre le terme que nous avons rencontré dès notre première citation.

*

Il dira mieux que nous, ce bref poème, ce qu'il aura fallu à l'écrivain de patience, de confiance, au cœur même du plus obscur, pour que brille soudain au creux de l'encre noire la douce pépite du mot :

" simple
et brève

une parole
se formera
facile

dans le silence

quand tu auras
usé
ton attente " (*Immenses*)

(paru dans *Le Jardin d'essai* n° 25 - mars 2002)